

Anna-Leena Toivanen

RETOUR AU LOCAL :

Celles qui attendent et l'engagement diasporique de Fatou Diome

La littérature africaine du XXI^e siècle est marquée par des affinités transnationales au lieu d'une approche nationale et locale. La théorie postcoloniale hégémonique a consolidé le paradigme postnational en mettant l'accent sur les métaphores délocalisées. Dans son roman *Celles qui attendent* (2010), Fatou Diome examine la face souvent tue par les discours littéraires diasporiques : les réalités difficiles de ceux qui ne profitent pas directement de la logique du transnationalisme et continuent à subir les précarités de la condition postcoloniale nationale. Le présent article se propose de prospecter les dimensions complexes de l'engagement de Diome.

RELIEF 5 (1), 2011 – ISSN: 1873-5045. P62-77

[Uhttp://www.revue-relief.org](http://www.revue-relief.org)

URN:NBN:NL:UI:10-1-101689

Igitur publishing

© The author keeps the copyright of this article

Sensibilités transnationales

En mars 2007, *Le Monde* publia un manifeste littéraire signé par une quarantaine d'écrivains d'expression française aux origines des quatre coins du monde. Le manifeste, intitulé « Pour une "littérature-monde" en français », proclamait la fin de la séparation hiérarchisée entre la littérature « française » et « francophone » qui, depuis la décolonisation, a placé en marge les écrivains « pris [...] entre deux ou plusieurs cultures. » Avec sa réclamation d'un nouveau paradigme littéraire visant à franchir les frontières culturelles et surtout nationales, le manifeste traduit des sensibilités transnationales et postnationales si caractéristiques de notre époque mondialisée. Le manifeste a certainement réussi à susciter la discussion quant aux possibilités et défis que rencontrent aujourd'hui les écritures dites postcoloniales ou francophones dans leur aspiration à démanteler la configuration de pouvoir entre le centre et la périphérie. Simultanément, toutefois, le manifeste a incontestablement des points faibles qui sont sympto-

matiques du paradigme postnational en vigueur qui régit les discussions théoriques postcoloniales ainsi que celles concernant les littératures ci-avant mentionnées. Dans son article portant sur les avantages et les limites de la notion de « littérature-monde » propagé par le manifeste, Lydie Moudileno (118) observe que ce concept favorise la mobilité. Selon Moudileno, mettre l'accent sur la mobilité peut ombrager des réalités qui ne font pas partie de la logique du transnationalisme : certains lieux risquent de devenir « ultrapériphériques » au cours de la célébration de la mobilité (119). Pour l'heure, la mondialisation demeure un phénomène fortement inégalitaire, imprégné d'héritage colonial et marqué par les divisions et frontières arbitraires naguère imposées par ce dernier. Meyda Yegenoglu (104) souligne le fait que souvent, les discours euphoriques sur la mobilité et le transnationalisme ont tendance à négliger les « "terrains vagues" des opérations transnationales de la mondialisation néocoloniale. »¹ En effet, contrairement à ce que l'on pourrait croire, la mondialisation peut consolider d'avantage la division entre les espaces périphériques et centraux. Le discours transnationaliste valorise les espaces diasporiques cosmopolites et ne prête pas autant attention aux réalités locales et nationales dans le Tiers Monde. Pour ce qui est de Fatou Diome, l'auteur diasporique d'origine sénégalaise – dont le nom ne figure pas parmi les signataires du manifeste en question – ce sont précisément ces « terrains vagues » dont elle se préoccupe dans son œuvre.

Sur un plan général, l'œuvre de Diome semble se vouloir comme une remise en question du discours postnationaliste, véhiculé par les discussions théoriques et littéraires contemporaines. Dans cet article, je me propose d'analyser le roman le plus récent de Diome, *Celles qui attendent*, qui fut publié en 2010. Mon analyse puise dans le contexte théorique postcolonial et notamment dans ses accents postnationalistes qui témoignent de la disparition de la nation parmi les sujets dignes de discussion constructive. En effet, la nation postcoloniale a cédé sa place à la diaspora en tant qu'espace d'espoir. La notion d'engagement, qui, dans le champ littéraire africain, demeure un thème pertinent, représente un centre d'intérêt spécifique pour cet article. Celui-ci cherche également à apporter un nouvel éclairage sur des questions liées aux tensions qu'engendrent la position diasporique de Fatou Diome et sa préoccupation du destin de sa communauté nationale sénégalaise, dont elle est localement éloignée. À ce propos, on peut concevoir la position de Diome tel un intermédiaire entre les espaces locaux et diasporiques. Le déficit posé par la mondialisation vis-à-vis des engagements sociaux des auteurs postcoloniaux se

trouve au cœur de cette formulation de problème. Chez Diome, l'engagement politique se manifeste explicitement sous la forme d'une voix narrative fortement présente. Étant donné que son engagement soutient non seulement la cause du continent africain face à la pression mondialisatrice mais aussi plus spécifiquement des conditions défavorisées des femmes africaines dans ce cadre-là, par extension, mon analyse porte aussi sur la dimension sexuée de la mobilité transnationale. En prélude à la lecture du roman *Celles qui attendent*, j'esquisse quelques traits qui sont propres au paradigme postnational des études postcoloniales – paradigme dont les thèses seront mises à l'épreuve dès lors qu'elles seront exposées à la dialectique du roman de Diome.

Au-delà de la nation postcoloniale ?

À l'instar des discours théoriques sur le transnationalisme, les études postcoloniales s'affirment débarrassées du spectre de la nation. Les échecs consécutifs essuyés au cours des processus d'édification de la nation postcoloniale ont conduit à la mauvaise réputation dont souffrent aujourd'hui les discours nationalistes. Le déclin des mouvements anticoloniaux dans le Tiers Monde ainsi que la montée des idéologies communalistes de nature violente ont contribué à la tournure postnationale qui imprègne les études postcoloniales. Au cours de ces développements politiques, les acteurs de la théorisation des études postcoloniales ont commencé à représenter le nationalisme de sorte qu'il soit finalement perçu comme destructif, absolutiste et essentialiste par nature (Chrisman, 183). Pour illustrer ce propos, Cheah Peng tire une conclusion pertinente « le nationalisme est devenu une image exemplaire de la mort » (1).

Le désillusionnement ambiant né des multiples échecs de l'état-nation postcolonial dans sa mission à assurer un avenir meilleur à ses citoyens est corrélé par la fuite émigrante (Smith, 247). Du point de vue de la présente formulation de problème, c'est ce lien entre les échecs de la nation postcoloniale et les mouvements migratoires qui est déterminant. Dans ma lecture du roman de Fatou Diome, je mettrai en relief les espaces diasporiques et nationaux/locaux dans le but de souligner la manière dont ils s'imprègnent les uns des autres, ou autrement dit, comment la précarité de la condition postcoloniale nationale constitue le revers indissociable de la migration. Cet angle de vision représente une position critique envers la célébration des métaphores déracinées, déterritorialisées et désaffiliées qui se trouvent au cœur des discours trans- et postnationaux. Il n'est bien entendu nullement question de négliger les effets

qu'a eu la migration par le passé tout comme elle continue à en avoir de nos jours sur le développement du champ littéraire africain. Comme l'ont noté Elleke Boehmer (2005a, 227) et Dominic Thomas (2009, 230), les préoccupations des littératures africaines ont été transformées au cours du temps de telle manière qu'à l'orée du XXI^e siècle, les approches locales ont cédé la place aux expressions d'affinité transnationale. Cette évolution a eu un effet diversificateur sur la conception de ce qui constitue la littérature africaine : dorénavant « l'écrivain africain » ne réside plus nécessairement sur le continent africain ni traite dans son œuvre des réalités de celui-ci. En revanche, ce qui *est* problématique dans le paradigme postnational, c'est qu'en privilégiant la figure du migrant, située dans les espaces cosmopolites occidentaux, on court le risque de négliger des réalités qui ne correspondent pas aux préférences du paradigme. Autrement dit, si l'on conçoit le sujet postcolonial paradigmatique en termes du déplacement vers des centres occidentaux, alors on finit par priver d'attention de scènes de vie qui représentent le côté Tiers Monde de la condition postcoloniale (Bahri 175-177). Il s'agit donc là fondamentalement d'une question éthique : l'indifférence des discours postnationaux envers la nation postcoloniale signale une sorte de refus de traiter des problèmes locaux dans le Tiers Monde (Ayo, 127). La position d'auteur diasporique de Fatou Diome démontre avec force que sa vision artistique et ses engagements politiques sont guidés par la reconnaissance de cet déséquilibre.

On voit ici qu'on peut résumer la situation ainsi : les raisons qui motivent l'envie de se débarrasser de la notion de nation puisent à deux sources. À l'une, il y a les raisons éthico-politiques, dont l'illustration la plus patente est l'échec de l'état-nation postcolonial de garantir des conditions de vie viables à ces citoyens, ainsi que l'exclusivité – fondée sur la différence sexuelle, les partitions raciales, ethniques, de classe etc. – des discours nationalistes. À l'autre, il y a des raisons à connotations empiriques, notamment les mouvements migratoires après la vague décolonisatrice du monde colonisé (Chatterjee, 57). C'est dans ce contexte-là que les discours postnationaux ont trouvé leur terreau. Arjun Appadurai a figuré parmi ces théoriciens qui propagèrent un point de vue embellissant sur les supposés résultats potentiels issus du fruit de la mondialisation, en qualifiant ces derniers de bénéfiques. Dans son ouvrage *Modernity at Large*, Appadurai soutient que l'époque de la mondialisation témoigne d'une érosion de l'importance de la nation et que consécutivement, d'autres formes d'allégeances et d'identité vont la remplacer en tant que source de signification (169). Dans cette configuration

globale, la notion de diaspora est amenée à jouer un rôle déterminant : elle donne corps à une nouvelle conception de l'identité et de la conscience censée de nous libérer de la prise restrictive de la nation. Dans son article critique sur le postnationalisme, Ali Behdad pointe les points faillibles que ce discours contient. Il souligne notamment qu'il y a

une divergence entre les explorations salutaires dans la conscience diasporique par les intellectuels, auteurs, et artistes et les itinéraires complexes et surdéterminés de nombreux immigrés, pris dans la vrille de la mondialisation qui les a forcés à s'installer à l'Occident dans l'espoir d'une mobilité économique ascendante et d'une liberté politique (75).

Il fait, à ce propos, la démonstration qu'il est politiquement dangereux de ne pas prêter considération aux différences culturelles et économiques entre les différentes communautés diasporiques (76). Aussi, il évoque qu'étant donné l'importance que continuent d'avoir les mouvements nationaux dans le monde contemporain et la fortification de frontières nationales dans le contexte de la mondialisation, les thèses postnationales apparaissent précoces (73). En conséquence, la question qui consiste à savoir si l'on est vraiment passé au-delà de la nation est non seulement pertinente mais justifiée. Voire même, une telle transition est-elle même à priori envisageable ? La question n'a pas manqué d'attirer l'attention de bon nombre de théoriciens critiques envers les thèses du paradigme postnational. Imre Szeman, dans son étude portant sur la notion de nation dans la littérature postcoloniale, soutient que malgré les appels au postnationalisme, les problématiques postcoloniales demeurent souvent liées aux questions qui concernent la nation (18) – et cela parce que la nation représente non seulement un problème, mais aussi une possibilité. Ce point a pareillement été souligné par Elleke Boehmer, dont l'ouvrage scientifique traite des complexités de l'entrelacement du sexe et de discours nationaux dans le contexte postcolonial. Boehmer reporte son attention sur les effets exclusifs qu'ont les discours nationaux sur les sujets féminins. Dans le même temps, elle reconnaît la pérennité de la notion de nation et insiste sur le fait que le nationalisme peut être servi pour des objectifs aussi bien réactionnaires que progressifs. Bien que la définition de la nation se traduise dans les faits par l'aboutissement d'une partition sexuée au profit exclusif du masculin, il est notablement étrange de pouvoir constater que la promesse d'émancipation inscrite dans les canons de la nation ne lasse pas encore d'attirer le sujet féminin (2005b, 4). L'espoir investi

dans ce potentiel n'aura pas manqué de motiver les mouvements nationaux décolonisateurs, et même si ces derniers ont échoués à réaliser ce potentiel, on n'est probablement pas prêt à y renoncer sous l'ère de la mondialisation (Boehmer 2005b, 6, 10). Selon Cheach Peng (384), malgré et aussi à cause de ces échecs, la nation demeure « la base la plus viable pour actualiser la liberté des masses du monde. » Autrement dit, Peng investit dans la notion de nation des pouvoirs transformateurs capables de promouvoir un changement éthico-politique dans le cadre de la mondialisation inégale. Cette approche s'oppose aux thèses postnationalistes qui célèbrent sans réserve les effets de la globalisation. Plutôt que se vouloir débarrassée du concept de nation, la mission de la critique postcoloniale serait de prêter plus attention à la manière dont la nation postcoloniale et les effets de la mondialisation sont entrelacées, c'est-à-dire, comment elles forment respectivement le revers de l'une à l'autre (Behdad, 74). Mon analyse de *Celles qui attendent* se nourrit de cette critique du postnationalisme en se proposant d'examiner la prétendue inopportunité ou obsolescence de la nation postcoloniale dans le contexte de la mondialisation. Dans cette optique, je m'interroge sur les questions suivantes : Les personnages féminins du roman de Diome sont-ils vraiment passés au-delà de la nation ? Y-a-t-il une place pour ces femmes dans l'ordre mondial globalisé, et quant elle existe, de quelle nature est-elle ? Enfin, je m'attacherai à considérer si le nouvel ordre mondial – qui comme on devait s'y attendre, n'a rien de réellement nouveau, étant donné qu'il représente une continuation logique de l'ordre colonial – est capable de supplanter la nation en le remplaçant en tant qu'espace d'espoir et tenir les promesses d'un meilleur avenir ?

Femmes en marges de la mondialisation

Celles qui attendent est un roman qui traite du sujet de l'immigration clandestine, ici en l'occurrence du Sénégal vers les pays de l'Europe occidentale. Contrairement aux récits diasporiques classiques, Diome approche le sujet sous un angle a priori peu conventionnel : *Celles qui attendent* est une histoire narrée du point de vue de ceux qui sont restées au pays. Le récit s'articule autour des expériences de quatre femmes, les mères, Arame et Bougna, et les jeunes épouses Daba et Coumba, dont les fils et les époux Lamine et Issa ont pris la pirogue dans le destin d'accoster aux Eldorados de l'Europe en Espagne. Sur le plan narratif, il est notable que les événements se déroulent presque uniquement dans l'espace géopolitique de la nation postcoloniale, et plus précisément sur la petite île de

Niodior « coupée du monde » (109), pour ne pas dire égarée du point de vue de la logique du transnationalisme. Les aventures clandestines de deux hommes dans les espaces transnationaux entre l’Afrique et l’Europe sont presque totalement éclipsés au profit de la description des réalités routinières et pauvres en péripétie de quatre femmes qui sont restées sur l’île, et attendent des nouvelles et au final, le retour de leurs fils et maris. L’attente, explicitement présente dans le titre du roman, est le trope le plus parlant quant à la situation de ces femmes : elles semblent avoir un rôle de spectateur passif face aux événements du monde globalisé. La vie sur l’île au bord de l’Atlantique est marquée par la perte d’espoir et le sentiment que le temps se soit arrêté : « Pause. Le temps coulait, sans but, aussi indifférent qu’un ruisseau sauvage. C’était l’heure ralentie, l’heure plate, une succession monotone de minutes sans saveur » (CA61). Le temps arrêté, la seule dimension temporelle valable est le jour du retour de leurs fils et époux: la phrase « À ton retour d’Europe, on fera la grande cérémonie » (CA83) en est symptomatique. On peut dire que la vie rêvée a toujours lieu quelque part ailleurs et dans un autre temps, hors d’atteinte du moment et du lieu présent. Outre la distance temporelle entre la vie « d’ici » et « au-delà », les femmes du roman sont également bien éloignées des espaces transitoires des sujets diasporiques célébrés par les discours transnationalistes. Elles sont de fait confinées aux alentours immédiats de leur environnement de vie:

Tout espace au-delà de Dakar dépassait l’entendement d’Arame. Le Sénégal, avec ses dix régions, lui semblaient impossible à parcourir en une vie. Alors, l’Europe, cela sonnait ses oreilles comme le nom d’une autre planète récemment rentrée sans son univers. (CA45)

Le jour où le petit-fils d’Arame qui joue seul au jeu de l’émigrant qu’il s’est inventé et prononce sous le regard d’Arame « Je vais en Espagne », celle-ci questionne alors l’enfant sur l’intention probable qu’il aurait de la laisser « ici, toute seule » (CA140). À quoi l’enfant lui répond, « Mais non, regarde ! Je t’emmène avec moi » (CA140). Cela saisit ironiquement l’essence sexuée de la migration clandestine: Arame sait qu’elle n’aurait pas la possibilité de quitter l’île autrement qu’en se projetant par la pensée qu’éveille en elle ce jeu d’enfant. Significativement, lorsque l’enfant lui dit de descendre du bateau imaginaire arrivé en Espagne, Arame lui ordonne de « descend[re] de [son] nuage » (CA141).

Plutôt que sur des données réalistes, l'image de l'Europe est construite sur des ouï-dire qui circulent sur l'île et qui n'ont souvent rien à voir avec la réalité. Pour les insulaires, l'Europe représente un Eldorado qui gomme la pauvreté dès qu'on entre en contact avec son sol : « Le simple fait de savoir que les jeunes avaient accosté sur la côte espagnole signifiait [...] les prémices d'une réussite certaine » (CA185). L'Europe représente la vie, le continent africain la mort : « Barcelone ou la mort » (CA117), comme le clament les émigrés aspirants. À ce propos, la chose intéressante est que dans un autre passage, l'Europe devient associée à la mort ou à la résurrection. Dans ce passage, Arame explique à ses petits-enfants que, son fils aîné et leur père mort dans un accident de pêche, est « parti pour ce pays si merveilleux que personne n'en revient » (CA150). Elle se demande « quelle fable pourrait l'aider, elle, à se faire au départ de Lamine ? » (CA150). Face à la peur qu'elle a de ne plus revoir son second fils, née l'idée que l'Europe est elle aussi l'un de ces pays merveilleux dont nulle ne revient jamais.

L'Europe est telle une jolie image de carte postale, au sujet de laquelle on se dirait « C'est beau, là-bas » (CA45), tout en étant incapable de lire le message écrit sur le revers pour cause d'illettrisme. La quête de l'avenir est caractérisée par des incertitudes diverses, et cette incertitude, maintes fois illustrée au cours du roman, est comme un fil conducteur prédictif des événements à venir. Lamine déclare à sa mère qu'il « faut trouver autre chose, j'ignore quoi, mais autre chose » (CA78), et, de son côté, Arame est « convaincue [qu'] il fallait que quelque chose chang[e]. Mais quoi ? elle n'en savait trop rien » (CA127). Ces manifestations d'incertitude sont symptomatiques du flou qui marque les aspirations à un avenir plus radieux. En même temps, le récit s'attarde sur le fait que dans une situation où la vie n'est juste qu' « un combat, où il n'y avait rien d'autre à gagner que le simple fait de rester debout » (CA14), toute possibilité de changement se montre attractive. Arame, par exemple, ressent sa situation comme celle d'une impasse dans laquelle elle se retrouve acculée et d'où elle ne peut pas sortir : « Elle était là, parce qu'elle ne pouvait agir autrement. Elle ne cherchait plus à lutter contre son mauvais destin. Tenir, ne jamais s'écrouler, c'était son unique souhait » (CA35).

C'est dans ce contexte pétri de désespoir et de survie simple qu'il faut replacer les aspirations à quitter la nation postcoloniale pour le continent qui représente l'ancien régime colonial et aussi celui des opérations de la mondialisation néocolonialistes. Dans cette logique on peut voir comment la nation postcoloniale a en effet cédé sa place à la diaspora en tant qu'espace

d'espoir. Les sénégalais, même les plus jeunes, sont d'eux-mêmes « poussés [à la migration] par leur détresse et l'inaptitude des gouvernants censés leur tracer un avenir » (CA240). Finalement, l'Eldorado, qui s'est révélé n'être rien d'autre qu'une illusion, s'avère être incapable de tenir les promesses d'un meilleur avenir. Arame et Bougna réalisent tardivement que rien ne se passera selon leurs plans : les nouvelles de leurs fils sont aussi rares que les mandats maigres qu'ils leur envoient. Le « merveilleux avenir qui se dessinait à l'horizon » (CA84) lors du départ des hommes ne se réalise pas ; au contraire, le rêve commence à « se mu[er] [...] en châtiment » (CA226). Les vacanciers qui rentrent au pays sont fort peu disposés à tenir les femmes au courant sur les aventures migratoires de leurs fils et maris. Pour elles, l'Europe inconnue garde bien son secret, tout comme l'existence diasporique de leurs fils et maris. Le silence et l'anonymat capturent l'essence de la migration clandestine aussi bien en Europe que sur l'île.

Le désespoir et la lutte contre la pauvreté sont perceptibles tout au long du récit. La précarité économique s'exprime avec le plus d'acuité dans la description des efforts qu'Arame produit afin de satisfaire aux besoins des ventres de ses petits-enfants qui sont sous sa responsabilité depuis le décès de son fils aîné. La dimension profondément sexuée qui ressort de labeur, est appuyée par la voix narrative dans le prologue : « Féminisme ou pas, nourrir reste une astreinte imposée aux femmes » (CA11-12). Pendant l'absence des hommes, les travaux s'accumulent et la responsabilité des affaires journalières vient se tasser sur les épaules des femmes qui ne peuvent « compter que sur elles-mêmes » (CA17). En effet, la vie des femmes dans ce roman est principalement faite de la lutte pour trouver de quoi nourrir leurs familles, et, c'est ainsi que ces femmes voient leurs perspectives d'émancipation : « Tu es une femme, les choses sont comme elles sont, ce n'est pas à toi de les changer » (CA164). Elles ne peuvent rien à la misère ; c'est aux migrants de les en délivrer. Le roman donne corps à l'attraction de la modernité qui, malgré ses promesses, n'est pas disponible aux tous les sujets du monde globalisé en proportion égale. Le rêve de tout ce qui est considéré comme étant moderne est consolidé par des publicités supranationales, devant lesquelles le sujet postcolonial africain défavorisé ne peut que demander grâce et de s'exclamer : « Qu'on nous cache les yeux ! » (CA152). Les émigrés sont attirés par cette promesse de la modernité et son pendant la consommation, leur but seul étant « gagner assez d'argent pour ne plus se contenter de rêves d'occasion » (CA153). L'appel de la modernité est essentiellement injuste, car en son cœur il nourrit le paradoxe suivant : chacun est censé d'aspirer au même rêve, alors

même que le rêve est le privilège des autres. Sur le plan national, ce sont surtout les femmes qui payent le prix fort d'être privées de certains aspects de la vie moderne. La figure d'Arame incarne le sujet féminin postcolonial défavorisé : une analphabète sans formation, elle est dépendante de la bienveillance d'autrui pour composer des textes simples. Comme le déclare la voix narrative,

[A]lphabétiser les filles, surtout en zone rurale, serait leur ouvrir, dans le mur des archaïsmes traditionnelles, une brèche salvatrice. Dans la vie agreste de ces femmes, gratter quelques lignes et glisser discrètement sa propre lettre dans une enveloppe relevait encore d'une modernité à conquérir. (CA256)²

Il est difficile de voir comment ces femmes pourraient dans ces conditions profiter elles aussi des possibilités vantées de la mondialisation: elles occupent une position marginalisée sur le plan national où l'avenir dont parlent les chefs d'état « se souciait peu de leur pauvre existence » (CA255). On ne peut pas envisager une transition au-delà de la nation si on est à priori exclu et oublié par celle-ci.

La manière dont le roman représente les tensions entre le déplacement et l'attente est profondément sexuée. Avant tout, le rôle du migrant est réservé au masculin. Ainsi, les prémisses de l'héroïsme impliquées dans la migration sont à priori conçues en termes masculines : c'est aux hommes de délivrer leurs communautés de la pauvreté. Bien que ce rôle puisse être exigeant – au pays toute la communauté compte sur leur réussite – il est à noter que la vie des femmes est dans une large mesure tributaire de celle de leurs maris absents : « ceux qui restent à quai ont passé des lassos invisibles aux cous de ceux qui s'en vont » (CA196). Coumba et Daba sont mariées à Issa et Lamine peu avant ou après le départ de leurs maris. Cet arrangement convient surtout aux belles-mères qui ont besoin de l'assistance dans leurs tâches ménagères et qui veulent assurer le retour de leurs fils au pays. Ces mariages entre migrants et femmes qui restent représentent un moyen de s'assurer du contrôle de la sexualité féminine. Ce contrôle est exercé sur les femmes par l'entière communauté : « L'attente n'était pas leur seule torture ; on exigeait en plus qu'elles soient fidèles et malheur à celles qui se laissaient piéger par un doux chant de rouge-gorge » (CA195-196). Coumba, par exemple, hésite à « reprendre sa liberté « face à la peur que la communauté lui fasse subir « toutes les peines du monde à faire valoir un tel choix » (CA220). Étant donné que les aventures migratoires des maris sont animées par des exploits sexuels – jusqu'au point où il est possible de

parler d'une forme de prostitution – la pression maintenue par la communauté locale sur la « chasteté » des femmes indique une attitude misogyne hypocrite : le corps féminin est propriété des émigrés qu'on lève en héros. Lorsque Daba est mise enceinte de son ancien fiancé, Bougna ne tarde pas trouver les mots pour la qualifier tantôt de « sorcière, Diable, bosse, zébu, pelage » (CA249). En même temps, le mari de Daba, quant à lui, brillera par ses exploits sexuels – qu'il vit comme un « sport favori » (CA235) – sur le continent européen. Les réactions de la communauté lors du retour au pays d'Issa, en compagnie de sa nouvelle famille européenne, sont illustratives de cette hypocrisie : « Au lieu de lui reprocher son immense trahison, on le regardait, le scrutait, l'admirait, comme on se laisse ébahir par ceux qui ont marché sur la Lune » (CA268). Le mépris de la communauté va se diriger vers sa femme blanche. Le narrateur ne se retient pas de la dénigrer : en plus de calomnier assez rudement son apparence physique, elle est conçue comme une « pauvre chèvre » aux « cervelles d'escargot » dont « seul son argent la rendait supportable au sein de cette famille dans le besoin » (CA270). Ici, le récit dévoile une dynamique particulière qui disculpe le migrant de toute faute : aux yeux de la communauté, il est un héros. En revanche, il faut noter que du point de vue de la vision narrative générale, l'héroïsme de la migration est fortement remis en question. Je reviens sur ce sujet plus tard au cours de cet article.

Sur le plan local, l'émigration et la possibilité de réussite socio-économique des migrants suscitent un phénomène singulier : les hommes qui sont restés au pays se lancent « dans une compétition à distance » (CA244) afin de montrer qu'eux aussi, ont la chance de monter un jour d'un cran sur l'échelle de réussite. Ce qui est capital du point de vue de ce message post-postnationaliste véhiculé par le roman, c'est qu'en effet, la réussite qui est le fruit de cette compétition à distance, s'avère avoir une influence plus positive sur la vie des insulaires que celle que pourrait apporter l'émigration seule. Le passage suivant mérite d'être cité dans toute son étendue car il fait le bilan des situations des émigrés et de ceux qui sont restés au pays :

Pendant que les expatriés souffraient du froid, logeaient dans des squats miteux, couraient les soupes populaires, risquent leur vie pour des emplois de forçats, dribblaient les pandores lancées à leurs trousses, hantaient les zones de rétention, s'adonnaient aux amours de circonstances, larmoyaient devant les avocats commis d'office qui leur obtenaient des délivrances momentanées, les jeunes restées au village, portés par une liberté qu'on ne sent que chez soi, travaillaient vaillamment et contribuaient à l'essor du pays. (CA244-245)

Aussi les femmes perçoivent une différence sensible entre leur propre niveau de vie et celui des femmes mariées à des hommes qui n'ont pas émigré. Une fois que Lamine est de retour, contrairement à Issa, il n'exprime plus le souhait de quitter son pays. Il n'a plus d'illusion sur ce qu'à offrir l'Eldorado aux immigrants africains clandestins : « La faim, le froid, le racisme, la solitude, les petits boulots, l'esclavage économique ! » (CA316). À ce sujet, Lamine se lamente sur ceux qui sont ensorcelés par l'attrait illusoire de l'Eldorado. Il voit que cet attrait est trop fort pour que les jeunes puissent y résister, et même s'ils en connaissent les risques, ils veulent néanmoins tenter leur chance. La figure de Lamine, désillusionné et de retour de son aventure migrante, donne corps à l'agenda éthico-politique de Fatou Diome – un agenda anti-globalisation, comme l'a pertinemment nommé Ayo Coly (109). Cet agenda se trouve dans le cœur de l'engagement de cet auteur diasporique.

L'engagement dans le contexte diasporique

La question de l'engagement a toujours eu une place centrale dans la littérature africaine. Face à la transition de l'euphorie de la décolonisation vers un désillusionnement postcolonial et l'ordre mondial globalisé, la notion d'engagement a elle aussi été sujet à reformulations. On serait tenté de dire que dans le contexte postcolonial, l'engagement s'exprime plutôt sur le plan éthique et non pas strictement politique : au lieu de faire la promotion d'un agenda politique collectif, l'engagement se comprend au mieux dans un champ de réflexion qui s'articule autour de la question de reconnaître la pluralité des voix et respecter le potentiel désaccord que cette pluralité est propre à produire.

Un aspect dans la question de l'engagement qui mérite notre attention est lié à l'emplacement, c'est-à-dire à la distance entre l'écrivain diasporique et son emplacement soi-disant original. Comme le suggère Elleke Boehmer, les textes des auteurs diasporiques sont souvent marqués par une légèreté historique déracinée voire même un cynisme politique, et peuvent être à ce titre indifférents aux conditions défavorables de la postcolonie (2005a, 232-233). Le cas de Fatou Diome fait preuve d'une autre sorte d'approche. Diome, née au Sénégal et vivant depuis 1994 à Strasbourg, ne se conforme pas à cette image classique de l'auteur diasporique. Dans son ouvrage, Diome a traité de la migration d'un point de vue critique. Au niveau de la thématique et celui de la vision artistique, le roman *Celles qui attendent* représente une continuation logique de l'agenda anti-

globalisation déjà manifesté dans *Le ventre de l'Atlantique* (2003) ; un roman qui n'a pas seulement visé à démystifier « l'Eldorado » de l'Europe, mais aussi à trouver une solution plus viable que l'émigration pour résoudre les problèmes localisés (Thomas 2006, 245). L'agenda de Diome s'oppose aux attitudes afro-pessimistes en mettant l'accent sur « le potentiel du local » (Thomas 2006, 259) au lieu de propager des affinités transnationales. Dans *Celles qui attendent*, c'est la figure de Lamine véhicule ce message : la solution ne se trouve pas dans le déplacement mais dans les efforts et l'esprit inventif des gens dans leur environnement local.

Cependant, on constate une tension entre la position diasporique de l'auteur et ce message anti-globalisation qui accentue le local. Cette tension est propre à soulever une question liée à la réception, notamment, quel public vise l'œuvre de Diome ? Qui est le lecteur implicite de son œuvre ? D'un côté, il est évident que Diome jouit d'un succès qui va au delà même des frontières du continent africain et qu'elle est parvenue à s'établir une place non discutée dans le canon littéraire postcolonial de nature essentiellement transnational. Est-ce pour autant à dire que le discours romanesque de Diome s'adresse non pas tant aux publics appartenant à la sphère locale que globale ? Il est sans doute maladroit de vouloir ranger cette littérature sous une qualification strictement nationale et on pourrait même être tenté de mettre en question toute notion d'engagement envers le local ou le national. D'un autre côté, la thématique de son œuvre telle qu'elle est bâtie n'interpelle pas uniquement les lecteurs occidentaux ou diasporiques mais aussi ceux dont la vie est affectée par l'émigration. Ce que je souhaite suggérer à ce propos, c'est que la position d'auteur qu'occupe Diome est profondément marquée par une complexité qu'on ne peut pas comprendre en seuls termes d'oppositions mutuellement exclusives. J'observe donc que l'engagement de Diome prend deux directions : d'une part, le roman *Celles qui attendent* s'engage à représenter aux lecteurs occidentaux le revers souvent « invisible » de l'immigration clandestine, c'est-à-dire la pauvreté et la précarité qui marquent la vie de ceux qui choisissent de quitter leur pays dans des conditions irrégulières. Le fait d'avoir exposé ce revers invisible attire également l'attention sur les opérations néocoloniales continues dans le monde anciennement colonisé ainsi que sur le caractère fort inégalitaire de la mondialisation. Ainsi, le texte de Diome cherche à contextualiser le mouvement migratoire clandestin africain. Ce faisant, le texte aspire à éveiller chez le lecteur occidental(isé) un sentiment de responsabilité éthique face à l'ordre mondial de

globalisation. D'autre part, la vision véhiculée par *Celles qui attendent* concerne tout autant les lecteurs provenant du continent africain, dans la prise aux inégalités de l'ordre mondialisé et désenchantés face aux promesses de la nation postcoloniale. Pour ces lecteurs-là, le message fort contenu dans l'œuvre de Diome pourrait être le suivant : dans des conditions défavorisées, une part de cette émigration mène à une fuite de cerveaux aux conséquences aggravantes quant au déséquilibre déjà grand entre les pays occidentaux et les « terrains vides » des opérations de la mondialisation. Quant à la voix narrative, elle a deux dimensions majeures : d'une part, elle s'identifie avec les caractères du récit à la troisième personne de pluriel, en générant ainsi une collectivité à laquelle elle affirme son appartenance. D'autre part, il y a des passages qui relèvent que la voix narrative s'adresse principalement aux lecteurs occidentaux qui ne sont pas familiers avec les scènes de vie culturellement spécifiques dépeintes dans le roman. La simultanéité de ces deux dimensions produit une relative tension, au sien de laquelle la voix narrative semble avoir moins d'affinité avec le lecteur implicite occidentale qu'avec les caractères du roman.

C'est dans ces sens-là qu'on peut concevoir l'engagement de Fatou Diome. Au bout du compte, elle incarne la complexité de la notion d'engagement dans le monde postcolonial globalisé. Les tensions entre les sphères stratégiques que représentent d'une part le local et de l'autre le global se trouvent au cœur de ce dilemme. Et quand bien même dans le monde contemporain, tenter de dresser une limite là où le local s'arrête et où le global commence, s'avère un exercice hasardeux sinon difficile, il n'en reste pas moins un déséquilibre à ne pas négliger. Un aspect notable dans *Celles qui attendent* est la manière accentuée dont la voix narrative donne son avis sur des sujets politiquement pertinents de l'Afrique postcoloniale : la position des femmes dans la postcolonie ; l'incapacité des gouvernements de relever les défis que constituent la mise en place de moyens viables sinon pour endiguer, pour le moins tenter de freiner les conséquences liées à la pauvreté ; sans mentionner la pêche excessive exercée par des compagnies européennes sur les côtes africaines ; les lois d'immigration rigoureuses. Bien qu'on se doive de reconnaître que ces paragraphes surgissent du récit à cause de leur accent quelque peu didactique, pour ne pas dire sermonneur, ils n'en expriment pas moins un engagement assuré et une affinité certaine vis-à-vis des communautés postcoloniales mal loties.

Pour conclure, *Celles qui attendent* donne corps à une critique des idées postnationalistes. Au lieu d'accueillir les discours postnationaux les yeux fermés,

le roman attire l'attention du lecteur sur les côtés inconfortables de la mondialisation et souligne les potentialités du local. Quant aux sujets postcoloniaux défavorisés, la mondialisation n'est pas capable de tenir ses promesses d'un avenir meilleur. C'est dans ce contexte-là qu'interprète Fatou Diome le potentiel de la nation postcoloniale et le local en tant que base viable pour un changement éthico-politique. Sa vision artistique et son engagement social sont guidés par la reconnaissance de l'inégalité et la nécessité de chercher des solutions.

Notes

1. Toutes traductions d'auteur.
2. L'agenda de l'alphabétisation est souligné dans l'œuvre de Diome en général. Elle s'est aussi engagée dans la lutte contre l'analphabétisme promu par l'Unesco. Diome elle-même a failli ne pas aller à l'école, ce qui fait d'elle une vraie victoire contre l'analphabétisme et peut aussi expliquer l'importance qu'elle accorde à ce mal.

Ouvrages cités

- Arjun Appadurai, *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1996.
- Deepika Bahri, *Native Intelligence. Aesthetics, Politics, and Postcolonial Literature*, Minneapolis, Minnesota University Press, 2003.
- Ali Behdad, « On Globalization, Again! », dans Ania Loomba & al. (dir.), *Postcolonial Studies and Beyond*, Durham & London, Duke University Press, 2005, 62-79.
- Elleke Boehmer, *Colonial and Postcolonial Literature. Migrant Metaphors*, Oxford, Oxford University Press, 2005a.
- Elleke Boehmer, *Stories of Women: Gender and Narrative in the Postcolonial Nation*, Manchester, Manchester University Press, 2005b.
- Partha Chatterjee, « Beyond the Nation? Or Within? », *Social Text* 56 (1998), 57-69.
- Laura Chrisman, « Nationalism and Postcolonial Studies », dans Neil Lazarus (dir.), *The Cambridge Companion to Postcolonial Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, 183-198.
- Ayo A. Coly, *The Pull of Postcolonial Nationhood. Gender and Migration in Francophone African Literatures*, Lanham, Lexington Books, 2010.
- Fatou Diome, *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Éditions Anne Carrière, 2003.
- Fatou Diome, *Celles qui attendent*, Paris, Flammarion, 2010.

Lydie Moudileno, « *Francophonie : Trash or Recycle ?* », dans Alec G. Hargreaves, Charles Forsdick & David Murphy (dir.), *Transnational French Studies. Postcolonialism and Littérature-monde*, Liverpool, Liverpool University Press, 2010, 109-124.

Cheah Peng, *Spectral Nationality: Passages of Freedom from Kant to Postcolonial Literatures of Liberation*, New York, Columbia University Press, 2003.

« Pour une "littérature-monde" en français », 19 mars 2007,
<http://www.etonnants-voyageurs.com/spip.php?article1574>.

Andrew Smith, « Migrancy, Hybridity, and Postcolonial Literary Studies », dans Neil Lazarus (dir.), *The Cambridge Companion to Postcolonial Literary Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, 214-261.

Imre Szeman, *Zones of Instability: Literature, Postcolonialism, and the Nation*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2004.

Dominic Thomas, « African Youth in the Global Economy: Fatou Diome's *Le ventre de l'Atlantique* », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East* 26, no. 2 (2006), 243-259.

Dominic Thomas, « New Voices, Emerging Themes », dans F. Abiola Irele (dir.), *The Cambridge Companion to the African Novel*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, 227-241.

Meyda Yegenoglu, « Cosmopolitanism and Nationalism in a Globalized World », *Ethnic and Racial Studies* 18, no. 1 (2005), 103-131.